



le lieu unique  
scène nationale de Nantes

# LA BELLE PEINTURE EST DERRIÈRE NOUS

Ronan Barrot, Julien Beneyton, Romain Bernini, Katia Bourdarel, Alkis Boutlis, Damien Cadio, Nicolas Darrot, Damien Deroubaix, Gregory Forstner, Cristine Guinamand, Youcef Korichi, Kosta Kulundzic, P. Nicolas Ledoux, Élodie Lesourd, Iris Levasseur, Frédérique Loutz, Marlène Mocquet, Audrey Nervi, Maël Nozahic, Florence Obrecht, Axel Pahlavi, Stéphane Pencreac'h, Raphaëlle Ricol, Lionel Sabatté, Ida Tursic & Wilfried Mille, Jérôme Zonder

sur une proposition de Eva Hober

**16 mars-13 mai 2012**

exposition / entrée libre

visite presse le 15 mars à 11h30

## SOMMAIRE

Page 03    Communiqué de presse

Page 04    Les artistes

Page 17    Visuels disponibles

Page 20    Informations pratiques

# COMMUNIQUE DE PRESSE

## LA BELLE PEINTURE EST DERRIERE NOUS

Avec : Ronan Barrot, Julien Beneyton, Romain Bernini, Katia Bourdarel, Alkis Boutlis, Damien Cadio, Nicolas Darrot, Damien Deroubaix, Gregory Forstner, Cristine Guinamand, Youcef Korichi, Kosta Kulundzic, P. Nicolas Ledoux, Élodie Lesourd, Iris Levasseur, Frédérique Loutz, Marlène Mocquet, Audrey Nervi, Maël Nozahic, Florence Obrecht, Axel Pahlavi, Stéphane Pencreac'h, Raphaëlle Ricol, Lionel Sabatté, Ida Tursic & Wilfried Mille, Jérôme Zonder.

**16 MARS – 13 MAI 2012**

Conférence de presse le jeudi 15 mars à 11h30

Visite presse le jeudi 15 mars à 18h30

Le lieu unique est heureux de présenter, sur une proposition de Eva Hober, une exposition manifeste entièrement dédiée à la scène picturale française actuelle et rassemblant 25 artistes.

Ce projet a vu le jour en 2010 à Istanbul - en partenariat avec l'Institut Français - puis s'est déplacé à Ankara en 2011, avant de s'arrêter au lieu unique à Nantes dans quelques semaines et de gagner Maribor (Slovénie) « Capitale européenne de la culture en 2012 » puis Los Angeles dans le cadre des échanges « Paris-Los Angeles 2013 ».

Constituant un ensemble significatif, les artistes invités sont chacun dans des univers visuels forts, mais très différents, qui s'attachent tous à exprimer une violence récurrente. Une tension qui s'annonce omniprésente dans les œuvres de Stéphane Pencreac'h, politique chez Iris Levasseur, mélancolique chez Damien Cadio, cruelle chez Florence Obrecht, sensible chez Audrey Nervi, comique chez Marlène Mocquet, etc...

Première exposition au lieu unique entièrement consacrée à des œuvres picturales, *La belle peinture est derrière nous* est l'occasion rare de découvrir le dynamisme d'une génération, et la pluralité de ses préoccupations, grâce à un ensemble conséquent de pièces et une réalisation *in situ* de Jérôme Zonder repéré pour son univers qui joue conjointement du comique et de l'inquiétant.

Talentueux et représentatifs d'une « autre peinture », qui tend vers la figuration, ces artistes nous proposent une vision tout sauf nostalgique de ce média qu'ils maîtrisent à la perfection et qu'ils veulent vivace comme pour mieux nous prouver que non, la peinture n'est pas morte.

Cette exposition a été rendue possible grâce aux prêts exclusifs et précieux de collectionneurs privés. Un catalogue sortira en mars prochain, avec les contributions de Philippe Dagen, Richard Leydier, Marie Maertens, Philippe Piquet et Thibaut de Ruyter. Exposition créée en Turquie, initiée par Jean-Luc Maslin, Conseiller Culturel et Directeur de l'Institut Français de Turquie.

Le lieu unique remercie les auteurs des textes, extraits du catalogue *La belle peinture est derrière nous*, disponible à la librairie du lieu unique

## Reflets dans un œil noir

Les manières de regarder derrière soi sont variées, allant du bref regard par-dessus une épaule aux intenses voyages intérieurs. Dans la tradition picturale, l'instrument de prédilection pour adopter une position rétrospective a longtemps été le miroir noir.

Ce système optique, appelé parfois miroir de Claude (en hommage à Claude Lorrain), possédait l'étrange faculté d'isoler certains sujets de leur fond, permettant aux artistes de les tracer de manière précise: pour ceux qui s'en munissaient, le monde se réfléchissait de manière moins lumineuse, et plus dense. Une simple plaque de verre sur un fond noir suffisait à offrir une autre vision de l'univers, et a ainsi participé à la production de chefs d'œuvre au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Aujourd'hui, lorsqu'une nouvelle génération s'attaque à la peinture, son œil ne quitte jamais totalement le rétroviseur de la tradition. Dans une exposition au titre volontairement provocateur, elle affirme ironiquement la supériorité des maîtres d'autrefois, feignant l'auto-dévalorisation. Cette volonté de s'affranchir des attentes liés à cette forme d'art naît d'une contrainte angoissante: la magnificence d'hier est l'aune à laquelle ceux qui s'engouffrent dans cette voie – que le public imagine parfois exsangue car classique – seront jugés.

Mais, comme munis d'un miroir noir, les artistes présentés au lieu unique tournent le dos à ce passé pour l'observer en le tenant en main, en le gardant à distance tout en se le réappropriant, pour n'en conserver que les éléments saillants, volontairement marqués du sceau de l'ombre, teintés d'un certain romantisme pré-apocalyptique. Maîtrise technique et thèmes classiques (passions ou vanités), mêmes s'ils servent le projet de reflet, sont assombris de cauchemars fiévreux et d'apparitions funestes. Ici, la chambre obscure servant de révélateur est bien la noirceur qui fait émerger à la fois l'image et le sens. Sainte Lucie, hallucination fantomatique porteuse de lumière, surgit de la ténèbre.

Une nouvelle fois, l'art contemporain, dans sa réinterprétation et sa réappropriation permanentes, se devait de mêler sans vergogne la matière du passé à la culture populaire, au kitsch sulfureux, au macabre quotidien et à une étrangeté de série B.

Le miroir se fait ainsi thaumatrope, aller-retour en forme de réponse à l'histoire, et l'image entière se révèle dans le mouvement des siècles, rejetant avec véhémence une supposée joliesse fréquemment associée à l'art pictural. Le lausannois Arthur Cravan, boxeur et poète qui savait mêler esthétique et violence, ne pensait pas autrement quand il écrivait que "les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses".

Patrick Gyger, février 2012

### **RONAN BARROT**

Né en 1973. Vit à Paris.

Parce que l'œil y reconnaît des arbres, des corps et des crânes, la peinture de Ronan Barrot passe pour figurative. Ce n'est vrai, souvent, que par accident. Le tableau ne naît pas du désir ou de la décision de représenter. Il commence par des projections de couleurs et des superpositions de gestes qui s'enchaînent et balaient la surface d'un bord à l'autre. Dans ces premiers moments, les heurts entre les couleurs sont déterminants. Chacune voudrait gouverner, les autres se rebellent contre cette prétention. Il faudrait un film pour enregistrer la succession des reprises, des effacements et des métamorphoses. Dans cette manière de travailler, chaque œuvre est une expérience où rien n'est acquis à l'avance.

A la longue, des équilibres se stabilisent et une composition se dégage. Elle peut devenir l'espace d'un paysage et les formes, qui ont gagné leur autonomie et du volume, commencent à évoquer êtres et objets. Des relations s'établissent et il arrive qu'un récit s'amorce. Barrot ne le précise pas, de sorte que l'interprétation de la toile est offerte à l'imagination de chacun. Ce qui s'impose, à l'inverse, ce sont des tonalités, comme on le dit en musique. Elles sont intenses. Un air de drame souffle, des lueurs soufrées s'allument dans des crépuscules entre chien et loup. On songe à des soirs de batailles, des nuits de captivité. A travers les tempêtes de peinture qu'il déchaîne, Barrot rejoint Géricault, Delacroix, Courbet. Attention au mot : « rejoint » signifie qu'il se retrouve à leurs côtés, mais sans les avoir imités à aucun moment.

Philippe Dagen

### **JULIEN BENEYTON**

Né en 1977. Vit à Paris et Amsterdam.

Julien Beneyton peint, entre autres, ceux que les sociétés des pays dits « développés » (à Paris, New York, Varsovie...) ne veulent pas voir ou tolèrent tout juste : clochards, SDF, jeunes beurs et blacks, rappers dont l'artiste écoute la musique... Mais là où l'art qui se dit engagé prétend défendre des catégories sociales, lesquelles sont par nature abstraites, Beneyton choisit résolument de peindre des individus. Il répond aux clichés par une entreprise de ré-humanisation, en restituant à des visages un nom et une histoire personnelle. Ses tableaux sont en effet des portraits, qui résultent avant tout d'une rencontre, d'une discussion avec le modèle, puis d'une séance de pose photographique si ce dernier a donné son aval. Les multiples prises de vue tiennent lieu d'esquisses pour la peinture : elles permettent de multiplier les détails, qui seront autant d'indices sur la personnalité du sujet, mais leur coexistence au moment de la réalisation du tableau bouscule également les perspectives et les lignes de fuite, si bien que les villes, les immeubles, semblent sur le point de s'effondrer dans un monde livré au chaos.

Julien Beneyton fait partie de ces artistes qui ont choisi de peindre le monde non pas tel qu'il devrait être, mais bien tel qu'il est, de manière crue et sans morale. Il y a du Jacques Callot, du Francisco Goya ou du Otto Dix dans sa peinture. Pour paraphraser Alberti, on pourrait dire que ses tableaux sont une fenêtre ouverte sur le monde... réel.

Richard Leydier

## **ROMAIN BERNINI**

Né en 1970. Vit à Rome et Paris.

De grands formats, les tableaux de Romain Bernini deviennent des espaces, quasiment des lieux. Mais quels lieux ? Atemporels et indéterminés, ils évoquent des paysages apatrides. Tout comme semblent l'être ses personnages, flottants ou de dos, souvent dans l'eau, élément mouvant par excellence. Elaborés d'une peinture fluide et liquide, les paysages s'avèrent assez ondulants pour laisser libre court à diverses interprétations. Les coulures lui permettent de travailler par strates, laissant les couches inférieures visibles et les tons se mêler, tout en octroyant de la profondeur. « Les paysages peints ont ceci de formidables, qu'ils sont à la fois un pur produit de fantasmes et potentiellement des lieux bien réels. Ils naviguent entre indétermination et universalité » précise Romain Bernini. Pensé comme une scène ou une arène, le paysage recueille des « actions poétiques, politiques ou anachroniques ». Mais les personnages présents ne le sont pas pour raconter une histoire trop figée car le peintre ne se veut ni narratif, ni dénonciateur. L'image doit être infinie et ne rapporter à aucun pays précis. Comme ses visages sont souvent masqués ou retournés afin de ne pas imposer trop d'empathie. Pourtant, cette indétermination, ces formes qui se délitent, ajoutées à ces dimensions qui s'imposent au regardeur de façon frontale, provoquent un sentiment d'inquiétude. Romain Bernini ne veut pas trop en dire, mais le suspense de ce monde parallèle, quoiqu'inspiré du quotidien le plus trivial, demeure intact.

Marie Maertens

## **KATIA BOURDAREL**

Née en 1979. Vit à Marseille et Paris.

Blanche-Neige, Peau d'Âne, le Petit chaperon rouge, la Fille au corbeau, Bambi... Au seul énoncé du titre de ses œuvres, Katia Bourdarel nous propulse en un ailleurs mémorable. Défilent alors dans notre tête tout un lot de figures qui nous ont fait tantôt rêver, tantôt fantasmer. Qui peuvent aussi nous avoir fait peur. Le conte est le vecteur de prédilection d'une narration sans fil que l'artiste investit en une production d'images dessinées, peintes ou vidéographiques dans lesquelles elle met en scène tout un monde de figures essentiellement féminines, au premier chef desquelles la sienne. Une façon, dit-elle, « d'abîmer mon image sans abîmer la femme ». Dans tous les cas, une façon qui lui permet de fouiller au plus profond de l'être pour tenter d'en extraire quelque chose d'un secret. Le conte dont la matière est universelle est un genre ouvert à tous les vents, à toutes les émotions, à tous les ressentis. Il est un tremplin pour l'imagination et Katia Bourdarel en use pour inviter l'autre à partager un moment suspendu. La fonction narcissique qui le sous-tend procède de ce que le conte est le lieu d'une projection : celui d'une identité rêvée, d'un événement unique, d'une possible destinée. Se rêver en *Princesse de rien*, voler comme les *Filles d'Electre*, s'imaginer en papillon. Le conte pour faire l'expérience verticale d'une introspection et s'abandonner au désir enfoui d'une métamorphose.

Philippe Piguet

## **ALKIS BOUTLIS**

Né en 1978. Vit à Thessalonique.

Parce qu'il est d'origine grecque et s'intéresse aux mythes, on aurait tôt fait de rapprocher Alkis Boutlis de tous les dieux de l'Olympe... Même s'il regarde davantage la réinterprétation des contes et légendes par les artistes que leur source première. Prenons l'exemple de Judith et Holopherne. Plus que le message biblique, ce sont les lectures faites par le Caravage, Lucas Cranach, Lavinia Fontana, Mantegna ou Gentileschi qui le fascinent, avant qu'il n'en simplifie les codes. Sous le pinceau d'Alkis Boutlis, cette histoire devient la décapitation d'un homme par une femme, tout simplement... D'ailleurs, il aime brouiller les pistes. Ses corps se montrent souvent dénudés. Les langues s'enlacent, tandis que les pénis se dressent. Mais le sexe dans son travail représente paradoxalement l'absence de sexe. Le message est ailleurs et les genres se mélangent. Hommes et femmes se travestissent en portant des masques. Ces êtres hybrident trop sexués, donc peut-être asexués, se soumettent à la dramaturgie de l'œuvre. « Judith peut être beaucoup plus masculine qu'un Satyre et Holopherne plus féminin que l'Ophélie de John Everett Millais. » De ces références au Symbolisme, il n'y a qu'un pas. Léon Spilliaert, Alfred Kubin, Arnold Böcklin, Félicien Rops ou Odilon Redon nourrissent son travail. Sans compter la littérature de Victor Hugo, William Blake ou Antonin Artaud... Dans les peintures d'Alkis Boutlis, les narrations se mêlent, les questions se posent et troublent à dessein la compréhension de celles et ceux qui les regardent. Car il adore les histoires, mais n'en délivre jamais la fin !

Marie Maertens

## **DAMIEN CADIO**

Né en 1973. Vit à Berlin.

### *Damien Cadio ou La «face A» de la peinture*

On pourrait dire de Damien Cadio qu'il peint des «*singles*» : ces morceaux de musique, de trois minutes trente environ, qui tiennent sur une face de 45 tours vinyle. Tous les musiciens vous le diront : c'est l'exercice le plus difficile et le plus dangereux. Difficile, car il faut mettre le paquet afin d'accrocher l'auditeur dès les premières secondes, dès le premier accord de guitare (par exemple *I Wanna Be Your Dog* des Stooges). Dangereux parce qu'à trop vouloir séduire, les musiciens se perdent parfois dans la miévrerie et la mélodie racoleuse (je pense aux Pink Floyd qui, le jour où ils abandonnèrent leurs morceaux planants de 20 minutes, se retrouvèrent à faire de détestables hymnes de stade).

C'est d'abord le format de la plupart des toiles de Damien Cadio, à peine plus grand que A4, qui me fait penser au 45 tours. L'artiste livre des détails, des fragments, des miniatures qui vont droit au but. Il ne cherche pas à épater la galerie ou à démontrer ses qualités techniques en forçant la monumentalité de ses œuvres et pratique une discrétion qui demande à chacun de s'approcher pour mieux entendre ce qu'il a à dire. Les cadrages serrés que Damien Cadio opère afin d'isoler un brin d'herbe, un matelas, une main ouverte ou un baiser entre deux amants, accrochent comme un «single», intriguent et séduisent. L'artiste œuvre dans un espace réduit, au plus près de ses sujets, tout en laissant planer un doute sur la raison d'être (le pourquoi) des images qu'il peint.

Thibaut de Ruyter

**NICOLAS DARROT**

Né en 1972. Vit à Paris.

Ceux qui connaissent Axel Palhavi savent que derrière l'œuvre, pleine de superbe, brille également une personnalité généreuse, totalement engagée dans son art. En puisant dans la matière d'un entretien mené à son atelier, parmi ses derniers tableaux, sa transfiguration en marionnette livre ici quelques clés, ou plutôt certains des motifs qui reviennent le plus régulièrement dans le flot de son discours. Sur ces rapides, plutôt bouillonnants, dérivent, pêle-mêle, des clowns, des souvenirs de peintures, des séries B et des colères, peuplant joyeusement la demeure d'un Christ conçu comme une solution de continuité à ce torrent indomptable. Et ce qui affleure, à la fin, c'est une figure de peintre, non pas le portrait d'Axel, mais un personnage hors du temps et seul, comme l'écume de toutes ces paroles dépensées, un artiste aujourd'hui, reflux d'héroïsme et d'abandon mêlés.

Nicolas Darrot

**DAMIEN DEROUBAIX**

Né en 1972. Vit à Berlin.

*Damien Deroubaix, peintre incorrect*

Peu de peintres Français actuels sont autant sujets à polémique que Damien Deroubaix. Ceux qui l'aiment pour son côté «trash», son usage de la culture populaire, ses références à l'histoire de l'art ou sa passion pour les animaux féroces, le défendent bec et ongles contre ceux qui ne peuvent pas le voir en peinture pour les mêmes raisons. Récemment, un journaliste luxembourgeois dont il vaut mieux taire le nom lui reprochait de ne pas «questionner l'art» comme il se doit. C'est pourtant un compliment car, à force d'auto-référence et de nombrilisme, l'art contemporain est devenu une machine masturbatoire qui se suffit à elle-même. Les références de l'artiste sont à chercher ailleurs.

Alors, si Damien Deroubaix est attaqué c'est, j'en suis sûr, parce que sa peinture est une agression en soi, dans les techniques employées (aquarelle sur papier, collage, gravure sur bois) comme dans les thèmes qu'il aborde. Et même s'il est un gentil garçon, l'artiste ne peut s'empêcher de cracher à la gueule du monde lorsqu'il fait dégouliner la couleur sur son papier, lorsqu'il peint un requin échoué, un poisson aux dents acérées, un gorille écorché. Quand, en plus, il ajoute par dessus des squelettes d'enfants déformés et des mots anglais pas forcément vulgaires mais plutôt revendicateurs, il s'approche d'une forme de violence bruyante qui est évidemment celle de notre monde quotidien. Quitte à déplaire au critique en mal d'art contemporain.

Thibaut de Ruyter

### **GREGORY FORSTNER**

Né en 1975. Vit à Brooklyn.

A quel étrange voyage s'apprête donc cet homme tout entier vêtu de blanc, porté sur un brancard et prêt à être enfermé dans une sorte de container cylindrique bleu métal ? Intitulé *The last chamber*, le tableau de Gregory Forstner ne laisse aucun doute. Voudrait-il nous dire que c'est là le dernier voyage de son héros, l'artiste ne s'y prendrait pas autrement. A l'art de la métaphore, Forstner est passé maître et les saynètes qu'il brosse à grands coups de pinceaux ne manquent jamais de perturber le regard. Elles opèrent comme de vrais coups de poing. Si elles renvoient à un mélange de références historiques et autobiographiques dont il n'est pas toujours aisé de démêler les fils, elles frappent par la violence de leur situation, voire la monstruosité de leur propos. Le trouble qu'il instaure en représentant certains de ses personnages sous les traits de chiens inquiétants, voire au visage en forme de tête de mort en dit long de son désir de créer un climat déstabilisant.

« Pour moi, la monstruosité est l'aveu d'un vrai sentiment, d'une vraie sensation », dit-il. Si elle trouve son origine dans le réel, le tableau lui sert de réceptacle et c'est dans cet entre-deux que le peintre cherche à piéger le regardeur. Saisi entre une furieuse rage vitale et l'envie irrépressible de faire de beaux morceaux de peinture, Gregory Forstner élabore une œuvre courageuse qui s'offre à voir comme le constat d'une humanité grotesque et absurde.

Philippe Piguet

### **CRISTINE GUINAMAND**

Née en 1974. Vit à Paris.

Découper, brûler, griffer, gratter, ne sont pas toujours des verbes usités pour décrire des peintures... Ils sont pourtant employés par Cristine Guinamand qui, après une période consacrée à la « peinture-peinture » s'oriente vers de petits travaux en volume conçus par une décomposition recomposée. Ces premières toiles, plus ouvertes et plus légères au niveau des sujets, traitaient du thème du paysage. Bien que ces derniers accueillissent de temps en temps des chaises électriques... Des ex-voto, de petits formats, leur ont succédé, avant cette nouvelle série consacrée aux crânes en tous genres. La jeune femme se dit obsédée par la beauté de cette forme, tout en faisant remarquer qu'elle fut tellement traitée dans l'histoire de l'art qu'elle en devient aussi générique qu'un ballon de foot... Pour elle, la mort raisonne aussi avec une enfance passée à la campagne, où les cadavres d'animaux rappellent chaque jour la brièveté de l'existence. Alors, puisque la mort fait partie de la vie, autant la traiter avec énergie ! Ne dédaignant pas pour autant les pinceaux, Cristine Guinamand rentre aussi dans les masses avec une scie sauteuse. Elle ne veut plus offrir des peintures douces et séduisantes, mais des espaces en volume. Pourtant cet élan destructeur et reconstruteur se conçoit dans la minutie de techniques mixtes apposées sur des planches de bois de 40 cm au maximum, rendant un hommage aux petits tableaux de Jérôme Bosch et de Goya. C'est uniquement en s'approchant du travail, qu'il révèle cette délicatesse, toujours séduisante, malgré elle...

Marie Maertens

## **YOUCEF KORICHI**

Né en 1974. Vit à Paris.

Ce qui frappe le regard qui rencontre pour la première fois la peinture de Youcef Korichi, c'est quelque chose que l'on pourrait qualifier de savoureux. Voire de goûteux, comme on le dit d'un vin qui a du corps. L'œil y est entraîné dans les pleins et les déliés d'une matière généreuse qui joue des plis de tissus et de linges volontiers immaculés, sinon de gravats et de façades en lambeaux. C'est-à-dire à « la surface des choses ». La formule, chère à Warhol, souligne l'importance que Korichi accorde à la peau de la peinture. A son étendue. Pour ce que cette dernière est d'abord et avant tout une affaire de recouvrement, le vecteur par excellence de toutes sortes d'effets de lumière et de profondeur cachée.

Familiales de modèles figuratifs qui comptent parmi les clichés de l'histoire de l'art, comme le Pierrot de Watteau, telle scène signée Daumier ou telle descente de croix, les peintures de Korichi s'en distinguent par la part d'énigme dans laquelle l'artiste cale son sujet. Par la façon aussi dont il met en scène ses personnages, les cadrant le plus souvent en plan rapproché, voire américain comme au cinéma, de sorte à excéder leur présence. Immergés dans la matière picturale, ils jouent de contraste, subtil ou éclatant, soit avec le fond sur lequel ils se détachent, soit avec un élément de la composition comme ces linges virginaux qu'ils tiennent d'une main ferme. La peinture y trouve l'occasion paradoxale d'une densité et d'une immatérialité.

Philippe Piguet

## **KOSTA KULUNDZIC**

Né en 1972. Vit à Paris.

*« Moi, je trimbale deux boulets : la croyance et la peinture. L'un sans l'autre, c'est déjà gratiné, mais ensemble, c'est une vraie catastrophe. Alors que faire ? », s'interroge Kosta Kulundzic, dont l'atelier est le théâtre d'étranges performances. Des modèles y rejouent en effet d'anciens martyres de saints chrétiens que l'artiste remet au goût du jour, façon cinéma hollywoodien. Judith n'en finit pas de trancher la tête d'Holopherne avec un couteau électrique. Saint Georges terrasse le dragon à l'aide d'un fusil M16. Saint Étienne sourit benoîtement sans s'apercevoir que son crâne a été défoncé par le jet d'une grosse pierre. Ces scènes se déroulent la plupart du temps sous un soleil californien. La bonne humeur qui les anime et les regards hallucinés des personnages évoquent des fêtes qui dégénèrent, lorsque, l'effet de l'alcool et des drogues aidant, on en vient à sortir les flingues et les couteaux pour immoler la victime désignée par l'hystérie collective. Les corps sont traités avec une grande précision anatomique, tout en accentuant les distorsions dues au point de vue photographique. Les visages, notamment, témoignent d'une grande acuité : « Quand je peins, j'adore coller mon nez sur la toile, et représenter de la façon la plus précise toutes les aspérités d'un visage ; ses défauts les plus minimes... Je veux être à quelques millimètres de cette peau, je veux la sentir physiquement, m'en imprégner pour lui extraire ses secrets les plus intimes », écrit l'artiste.*

Richard Leydier

## **P.NICOLAS LEDOUX**

Né en 1966, 1996, 2056, 2096. Vit à Paris, Tokyo, Bamako, Baltimore.

C'est un truisme mais il est bon de le rappeler : la peinture est mensonge et sa seule vérité est celle de sa réalité matérielle. Ce qu'elle donne à voir n'est autre que le trompe-l'œil d'une image qui procède d'une construction intellectuelle. Ce en quoi la peinture, comme l'affirme Leonardo, est « cosa mentale ». A considérer tel a priori, deux attitudes sont envisageables : soit l'entreprendre telle quelle et la charger d'une mesure incarnée pour lui donner du corps ; soit la prendre à contrepied et la retourner dans ses contradictions pour en excéder la faux-semblance. Nicolas Ledoux a choisi son camp, celui du leurre. Non seulement l'image, son fonctionnement et sa réception sont au centre de ses préoccupations mais le statut tant de la peinture que du peintre lui-même. Postulant qu'imposture est une forme de posture et qu'il n'est d'autre passage que de se faufiler dans les interstices de l'histoire, il se saisit de modèles préexistants – reproductions de documents liés à une pratique dans l'espace - et en confie l'exécution picturale à un tiers. Il détermine ainsi l'exercice de la peinture à l'aune d'une réflexion postmoderne sur la prétendue fin de ce médium tout en lui offrant la possibilité d'une survie. Nicolas Ledoux n'en est pas à un paradoxe près, il se plaît même à en cultiver l'art. Faute d'être peintre — un « vrai » peintre, diront certains. Dans tous les cas hommage ici à Martin Kippenberger, lequel usait aussi de cette mise en abyme du recours à autrui.

Philippe Piguet

## **ELODIE LESOURD**

Née en 1978. Vit à Paris.

### *Art My Religion*

Tel un chercheur fanatique ou un collectionneur maniaque, Elodie Lesourd accumule les vues d'exposition de ses collègues artistes qui ont utilisé, ici, une guitare Fender, là, un amplificateur Marshall, ailleurs, une batterie Tama ou des références moins directes à l'univers du rock (sans préférence de style). Elle invente, au milieu des années 2000, un terme qui explique à la fois son style et son sujet : l'*hyperrockalisme*, mélange d'imagerie rock'n'roll et d'hyperréalisme pictural. Les vues d'expositions « officielles », publiées dans les catalogues ou magazines, sont peintes par l'artiste, avec l'agrément de l'auteur original, de manière à ce que les objets présents dans l'image sont représentés « grandeur nature ». Elodie Lesourd, qui se compare alors à un nécrophage, permet à celui qui regarde ses tableaux de se confronter physiquement à une exposition morte, disparue. Elle choisit d'ailleurs, pour ses vues d'origine, les photographies où aucune présence humaine n'est décelable : seuls les beaux objets, les guitares rutilantes, occupent le devant d'une scène silencieuse.

L'artiste s'intéresse à la réception du rock dans l'art contemporain mais, aussi, à la façon dont on documente et publie celui-ci. Ses peintures sur bois, matériau volontairement pauvre qui la rapproche d'une certaine culture Do-It-Yourself rock, sont parfaitement fidèles à l'image d'origine et donnent une deuxième vie à des installations qui ont cessé d'exister le jour de leur finissage.

Peu à peu, Elodie Lesourd produit une véritable anthologie (elle dit avec plaisir « ontologie ») de l'histoire du rock dans l'art contemporain. Un travail de commissaire d'exposition ?

Thibaut de Ruyter

### **IRIS LEVASSEUR**

Née en 1972. Vit à Paris.

Des hommes, des femmes, des jeunes gens, le visage parfois masqué, dans des postures troublantes, souvent inquiétantes : les peintures d'Iris Levasseur offrent à voir un monde décalé, étrange et incongru. Quelque chose d'énigmatique règle les faits et gestes de ses acteurs au sein de petites saynètes en suspens qui mettent le regard mal à l'aise. D'autant que l'artiste installe ses personnages dans des espaces volontiers clos, innommables et fragmentaires, qui accusent le trouble perceptif du spectateur. Tout est ici organisé comme pour le renvoyer à son statut de voyeur et l'inviter à dessiller ses yeux sur une réalité à laquelle il cherche à échapper.

Constituées au terme d'un processus savamment élaboré qui en appelle à la photographie comme au dessin, les scènes que s'invente Iris Levasseur témoignent d'un regard proprement politique — au sens premier du mot, celui de la cité — sur son environnement immédiat. Les figures qu'elle brosse sont génériques de leur état et les compositions dans lesquelles elle les met en jeu réfèrent à des situations d'échanges violents, de dépositions dramatiques et d'abandons insondables du corps. Aussi son art est-il chargé d'une dimension universelle qu'excède un traitement pictural de couleurs franches, d'effets de transparence et d'épiphanie qui confère à ses figures une présence de chair. Ce faisant, Iris Levasseur tente d'éveiller notre conscience aux dérives et aux travers du monde.

Philippe Piguet

### **FREDERIQUE LOUTZ**

Née en 1974. Vit à Paris.

Souvenirs sur Mademoiselle Loutz : la première surprise, devant ses petits dessins dans une vitrine à Fresnes, si petits, si précis, si méchants. La deuxième surprise, dans un café quelques jours après : celle qui a imaginé ces mutilations, ces supplices, ces postures obscènes, ces schémas insensés est cette jeune femme timide qui vous regarde d'un air suspicieux et cherche à cacher son regard sous ses longs cheveux. Et d'autres ensuite, le dernier étage d'un immeuble à Clichy dans les années 90, l'appartement spacieux à Berlin, les Puces à Rome un dimanche matin à la recherche d'éléments pour des assemblages, un vernissage au Fresnoy, des lettres rehaussées d'invraisemblables dessins, les coups de téléphone à l'improviste et les blagues.

Evidences sur Frédérique Loutz : de son cerveau à la pointe de la plume ou du crayon, le flux passe sans rencontrer aucune résistance comme l'électricité à travers une aiguille. Ni hésitation, ni difficulté. Rien ne l'embarrasse, rien ne la ralentit. Elle jouit de cette aisance qui permet à l'artiste qui en est doué de donner instantanément forme à tout et de rendre l'impossible naturel. Littéralement, elle dessine comme on rêve. Breton et Leiris en auraient été subjugués. Les mutilations, sacrilèges et ridicules qu'elle impose à ses figures les auraient troublés jusqu'au plaisir le plus violent. Ils auraient aimé qu'en ses œuvres le grotesque et la tragédie, le loufoque et la souffrance se rencontrent et copulent si joyeusement, si cruellement.

Philippe Dagen

## **MARLENE MOCQUET**

Née en 1979. Vit à Paris.

Quand on veut questionner Marlène Mocquet, elle répond avant toute chose que parler de sa peinture lui laisse toujours un goût d'inachevé et qu'elle préfère de loin travailler dans son atelier. Elle y passe ses journées, tout en se méfiant des habitudes et du risque de se répéter. Pour mieux les déjouer, dit-elle, elle va vite d'un grand format à un petit, de la toile au papier et, depuis peu, de la peinture à la céramique. Elle confirme aussi ce que ses œuvres suggèrent: elles ne naissent pas d'une idée ou d'un projet qu'elle aurait eu en tête au moment de commencer. Au début, sur la surface, il n'y a que des couleurs jetées ou des taches que le papier a servi à éponger. Il en est ainsi jusqu'à ce que Marlène Mocquet reconnaisse quelque chose, des formes ou leurs amorces. Il peut suffire alors de quelques coups pour les compléter, les préciser et faire apparaître un cheval, un arbre ou une tête.

Reste à chacun à en faire les protagonistes ou le décor d'une histoire, librement ou en prenant appui sur les titres. Mais, avant de se laisser aller à ce plaisir, il est recommandé de regarder attentivement les œuvres. S'il est des éléments figuratifs immédiatement perceptibles qui flottent à la surface de la peinture, il en est de plus secrets, qui sont plus importants peut-être et parmi lesquels se trouveraient, à en croire l'artiste, jusqu'à des portraits. « Tout dépend de ce qui s'est passé avant que je commence, de ce que j'ai ressenti. » Elle n'explique pas plus. Mais, un peu plus tard, au fil de la conversation, elle redit que la peinture lui est absolument nécessaire parce que c'est en elle seulement qu'elle exprime ce qu'elle est.

Philippe Dagen

## **AUDREY NERVI**

Née en 1974. Vit à Paris.

### *Le faux-réalisme d'Audrey Nervi*

Audrey Nervi peint d'après photographie, mais il ne faut pas se laisser piéger par la précision extrême de sa peinture et l'hyperréalisme de ses toiles. Elle photographie lors de ses voyages ou durant les free parties auxquelles elle participe activement depuis de nombreuses années ; dans ce qui reste un des derniers lieux de contestation underground. Puis, une fois rentrée dans son atelier de Berlin, l'artiste se lance dans un travail de collage ou de transformation des images. Il ne faut pas s'y tromper, ses peintures ne sont pas une retranscription, un simple transfert sur la toile, d'une photographie numérique prise à la volée un soir de fête : il s'agit d'images fabriquées à partir de fragments de réalité. Audrey Nervi fait partie de la scène et du microcosme qu'elle photographie, elle a vécu les événements qu'elle peint et, avant de porter ces instants de vie commune sur la toile, elle coupe, colle, retouche, transforme le cliché dans son ordinateur pour le rendre conforme à ses désirs. La peinture devient alors une façon subtile de fabriquer une réalité que personne ne pensera à discuter. Elle est, aussi, un moyen de célébrer un instant, un souvenir, une mémoire (l'artiste se souvient toujours de l'endroit, des gens, qu'elle a photographié). Entre invention, commémoration et célébration, Audrey Nervi — qui emploie souvent le mot «hédonisme» — livre une interprétation touchante d'un monde qui n'appartient qu'à elle.

Thibaut de Ruyter

## **MAËL NOZAHIC**

Née en 1985. Vit à Berlin.

Des crânes, des singes, des piranhas ou des corbeaux, de bizarres bondieuseries... Maël Nozahic aime bien se faire peur. D'ailleurs elle puise son inspiration dans les « craintes actuelles » du monde contemporain en faisant un choix rigoureux au sein des questions du nucléaire, du transgénique ou des problèmes climatiques... L'inquiétude de l'homme face à son devenir, accentuée par les médias, se rapproche selon elle des mythes ancestraux du déluge ou de l'avènement du chaos. Avec un humour certain et des couleurs vives, elle n'hésite pas à invoquer l'apocalypse et mêle sans hiérarchie diverses mythologies (égyptienne, hindoue ou africaine) à la religion chrétienne. Des fonds roses croquants accueillent ainsi symboles en tout genre, mais aussi de nombreux singes, parfois hilares, ou des squelettes goguenards ! On entend d'ici leurs dents cliqueter... Sans complexe, la jeune artiste pioche certaines de ses figures chez Ensor ou Joel-Peter Witkin. Assumant pleinement ce jeu d'emprunts, les couleurs réfèrent à l'expressionnisme allemand, l'école de Pont-Aven ou Vincent Van Gogh. A ce nouveau monde post apocalyptique, Maël Nozahic répond par une anthropologie personnelle, dans laquelle des dieux sympathiques gouvernent avec des animaux. Si le singe est tant présent, c'est qu'il est, pour cette passionnée de Charles Darwin, une métaphore de l'homme et une critique envers ses expérimentations scientifiques. Mais comme chez son aîné James Ensor, le merveilleux, à bien y regarder, prend toujours le pas sur le grotesque et la mort. Une apocalypse joyeuse, en somme...

Marie Maertens

## **FLORENCE OBRECHT**

Née en 1976. Vit à Berlin.

### *Contes cruels de la jeunesse*

Pour résumer les activités multiples (dessin, vidéo, peinture, collage, installation) de Florence Obrecht, il suffirait de voler le titre d'un film de Nagisa Oshima : *Contes cruels de la jeunesse*. Je n'ai pas vu ce film mais, lors de ma première visite d'atelier chez l'artiste, ce sont les premiers mots qui me sont venus à l'esprit.

Tout d'abord parce que Florence Obrecht semble nous raconter des histoires : une petite fille pose étrangement habillée devant un château de style renaissance, des gymnastes tiennent fièrement leur cerceau pendant que d'autres jeunes femmes exhibent leur animal en peluche préféré. A chaque fois ces « personnages » semblent sortis d'une pièce de théâtre, costumés et prêts à entrer en scène.

Puis, peu à peu, à force de regarder ces figures et d'essayer de leur trouver une histoire, on ne peut s'empêcher de remarquer la cruauté du regard que l'artiste porte sur eux. Ce ne sont pas de beaux jeunes gens athlétiques et sympathiques, ce sont des filles qui se sont pris un sale coup de soleil, des adolescents gothiques qui affichent leur mal-être, des gamines obsédées par leur apparence. Et Florence Obrecht ne leur épargne rien, ne cherche pas à embellir la situation et refuse même de leur poser un sourire sur les lèvres.

Mais ils semblent tous réunis par une affaire de jeunesse, d'enfance et d'adolescence, moments de la vie qui ne sont pas forcément les meilleurs (même si nous avons souvent tendance à porter un regard nostalgique sur ces années). Ne reste plus qu'à regarder le film d'Oshima et voir à quoi ressemblent réellement les *Contes cruels* du cinéaste japonais.

Thibaut de Ruyter

## **AXEL PAHLAVI**

Né en 1975. Vit à Berlin

La peinture d'Axel Pahlavi (né en 1975 à Téhéran) est d'abord « baroque ». Divers univers s'entrechoquent dans des compositions complexes qui sont des sortes de « big-bang picturaux ». Issus des cinémas gore et de science-fiction, les monstres sont récurrents, sans doute parce qu'ils sont inhérents à la pratique picturale : « *Quand je commence à peindre, le monstre vient souvent de manière immédiate. Et ce qu'il y a de bien avec le monstre, c'est que quand il est raté, il devient intéressant* », dit l'artiste. Le cinéma d'horreur se perçoit encore dans les corps éviscérés, les visages décharnés, lesquels tirent l'art de Pahlavi du côté de la Renaissance et des planches anatomiques, mais aussi des martyres de la peinture religieuse. Il a peint une Résurrection, un portrait de Dieu, une Crucifixion... L'artiste est fasciné par Jésus Christ, car il demeure un cas unique d'incarnation de la chair. Et qu'est-ce que la peinture sinon une affaire d'incarnation ?

Les tableaux où Pahlavi prend pour modèle sa compagne Florence Obrecht se distinguent nettement par la sobriété des compositions. Ici, la jeune femme apparaît torse nu, échevelée et les yeux cernés ; ailleurs, le regard triste, elle pose assise et dénudée sur un lit, grimée en clown. Dans ces tableaux, Pahlavi avoue oublier un temps « la peinture » – c'est-à-dire cette taraudante exigence d'invention formelle qui fait le quotidien d'un peintre. Ces œuvres atypiques le recentrent sur une intimité du couple qu'il met en scène. Elles lui permettent de marquer une pause salvatrice.

Richard Leydier

## **STEPHANE PENCREAC'H**

Né en 1970. vit à Paris.

Au début des années 1990, Stéphane Pencreac'h entre en art comme on se lance dans une histoire d'amour, « *porté par le désir de faire des choses nouvelles* ». Dans un premier temps, cette recherche de la nouveauté se manifeste par l'adoption de sujets peu traités jusqu'alors (une scène d'accouchement, un cadavre au bras sectionné...), puis l'artiste, prenant acte que ses tableaux abordent de récurrentes thématiques humaines (l'amour, le sexe, la mort, la guerre, la solitude, la création), concentre davantage ses efforts sur la recherche formelle. Pencreac'h ouvre la toile à l'aide d'un cutter, il fixe des objets (jouets, fragments de corps de mannequins) sur le tableau, mais il compose aussi des images en collant des photos, compositions qu'il imprime par la suite et repeint (série des *Sublimations*). Entre les vrais et les faux trous, les ombres véritables et les peintes, les objets feints et réels, les images photographiques et la peinture, Pencreac'h multiplie les strates de réalité à l'intérieur d'un même tableau, lesquelles génèrent de curieux effets 3D, de vertigineuses ruptures d'espace et d'échelle qui sont susceptibles d'ouvrir sur une infinité de mondes en gestation : « *Quand je suis devant une toile vierge, je suis devant un immense couloir blanc sans fin, pas une surface. Je vois un trou, de l'espace mental. La grille de la modernité s'est concentrée sur le premier écran, mais il y en a potentiellement des milliards. Un tableau est un aimant. On peut tout mettre dedans* », affirme l'artiste.

Richard Leydier

### **RAPHAËLLE RICOL**

Née en 1973. Vit à Paris.

La peinture de Raphaëlle Ricol ne s'analyse pas parce qu'elle n'en laisse ni le temps, ni la distance nécessaires. Une visite dans son atelier, une de ses expositions, c'est une suite de collisions et de stupeurs. Pour dire la chose en peu de mots : Ricol peint d'une façon strictement personnelle, sans le moindre souci des références ou des conventions. Aucune comparaison ne vient amortir la surprise que suscitent ses mélanges – huiles et bombes, coulures épaisses et couleurs vaporisées - et ses assemblages de châssis de formats différents. Réunir des parties figuratives et d'autres gestuelles ou à peu près géométriques sur la même toile est l'un de ses exercices de prédilection et l'un des plus déconcertants. Il n'est pas plus aisé de s'habituer à la voir alterner des sortes de paysages éclairés par des explosions et l'apparition de créatures impossibles, incomplètes ou tuméfiées. Si celles-ci pouvaient être réduites aux symboles d'une histoire ou de sentiments personnels, on saurait mieux à quoi s'en tenir. Mais sa peinture n'est pas si simple et le mot expressionnisme ne rend pas compte de sa complexité. Chaque toile est une concentration de sens possibles et contradictoires. D'un instant à l'autre la perception change. Ce qui a paru d'abord absurde et comique apparaît soudain le produit d'une fatalité épouvantable – et réciproquement car l'interprétation peut à tout instant s'inverser, de sorte que ses toiles conservent intacte leur puissance de fascination parce qu'elles demeurent, au fond, inexplicables.

Seule certitude : Ricol pourrait affirmer qu'elle ne cherche pas, mais trouve. Ses œuvres ont la force de l'évidence.

Philippe Dagen

### **LIONEL SABATTE**

Né en 1975. Vit à Paris.

Au début, les peintures de Lionel Sabatté flirtaient avec le bruit et la fureur. Les formes étaient exaltées, inachevées et les tons vifs, à cru. L'animal, les organes ou les sexes s'y ébrouaient. Aujourd'hui, les thématiques de cet artiste trentenaire n'ont pas changé car elles s'attachent toujours aux émotions primales, enfouies. Ses amis les bêtes lui sont restés fidèles. Ils symbolisent parfois des caractères, comme dans *Les Fables* de La Fontaine. Si certains sont calmes, à l'exemple de la chouette référant à la connaissance, d'autres, tel que le loup, par sa domestication ou sa disparition, renvoie au nôtre... Parler des vanités et de la finitude de la vie est courant dans l'art contemporain. Mais Lionel Sabatté ne craint pas d'en exalter la laideur ou la saleté. Pour appuyer son discours et parce qu'il aime tripatouiller la matière, même quand elle est dégueulasse, il n'hésite pas à mener des expériences sur ses toiles. Des recueils de poussières garnissent ses fonds, de la bave d'escargot s'y colle ou du fer s'y rouille. « La matière, sa transformation, ses réactions racontent une histoire qui éclairent un peu la nôtre... », tout en symbolisant le passage du temps. Pourtant si l'histoire est la même, elle se narre aujourd'hui avec davantage d'épure. Les fonds blancs orientent le travail vers un nouveau rayonnement. Le message est plus lisible car totalement assumé. A la fougue des débuts, s'est substituée une réflexion plus posée sur la question d'être un « Sisyphes heureux ». Ou comment survivre malgré l'absurdité des choses...

Marie Maertens

## **IDA TURSIK & WILFRIED MILLE**

Nés en 1973. Vivent à Paris.

Ils ont pu en choquer certains par des peintures tirées d'images pornographiques et ils en ont étonné d'autres par leurs effets 3D, hallucinogènes. Aujourd'hui, ce couple d'artistes offre des paysages apocalyptiques. Pour être plus exact, la série des incendies débuta en 2005, conférant leur intérêt pour les paysages désolés et les environnements urbains désuets, où la disparition du sujet est à son firmament. Si cette question était demeurée à l'arrière-plan, cette série tend à l'inverse à faire disparaître la figure humaine. « Cette disparition permanente nous semble être un paysage archétypal. » Leur substance provient toujours de sources existantes, ici par exemple le film *Zabriskie Point*, d'Antonioni. Mais peu importe le sujet choisi car les images, pour Ida Tursic & Wilfried Mille, sont un moyen et non une fin. Un moyen de mettre en scène la *Peinture* qui demeure, conceptuellement, leur matière principale. Ils citent d'ailleurs volontiers Niele Toroni ou Ed Rusha. Ils s'interrogent par exemple sur le sens du mot « monochrome ». Peut-il être appliqué à une peinture figurative, exécutée qu'avec une seule couleur ?! Comment construire deux tableaux radicalement différents avec la même palette ? Quelle est la place de l'accident arrivé aux illustrés qui les inspirent ? Ils choisissent parfois de le reproduire consciencieusement sur la toile, témoignant toujours de leur distance face au sujet. Mettant également en avant le contraste entre le torrent d'images déversées par notre époque et le travail quasi-artisanal avec lequel ils se réapproprient ces archétypes.

Marie Maertens

## **JEROME ZONDER**

Né en 1974. Vit à Paris.

« *Aaah putain ! J'arriverai jamais à faire tout ce que je veux...* », s'écrie Jérôme Zonder dans un grand autoportrait à la mine de plomb. Ce « cri du cœur » excède de loin la panique de l'échéance avant une rencontre importante ou une exposition. Il s'agit bien de l'angoisse qui saisit tout humain prenant conscience de sa mortelle condition.

Du coup, ses dessins sont bien remplis, jusqu'à ras bord et selon une méthode de travail minutieuse, quasi obsessionnelle dans le traitement du détail. Le monde de Zonder joue conjointement du comique et de l'inquiétant. Ici, les êtres humains, suite à une curieuse « morphoréforme », ont vu leur espèce évoluer sur le modèle de Mickey. Ailleurs, des enfants masqués se livrent à d'odieuses tortures sur leurs parents et leurs camarades. Le trait du dessin à l'encre, les yeux exorbités et les expressions outrancières des personnages évoquent directement la bande-dessinée underground dans ses versions américaine (notamment Robert Crumb) et européenne (la veine *Fluide glacial* et *Hara-Kiri*). Mais Zonder pratique bien d'autres manières de dessiner, des styles très divers qui cohabitent afin « *d'expérimenter la plus grande amplitude graphique possible* ». Motifs et histoires oscillent « *du sublime au grotesque, du rire au morbide, de la grande à la petite histoire* », la pratique du dessin est « *une machine graphique qui avance comme un corps vivant, réfléchissant, un dessin questionnant l'autre, produisant l'autre* ».

Richard Leydier

**VISUELS DISPONIBLES**

**Katia bourdarel**



**Gregory Forstner**



**Ida Tursic & Wilfried Mille**



Yucef Korichi



Axel Pahlavi



Damien Deroubaix



Jérôme Zonder



Stéphane Pencreac'h



# INFORMATIONS PRATIQUES

## Adresse :

Quai Ferdinand-Favre - BP 21304 - 44013 Nantes Cedex 1 - France

T : 02 40 12 14 34

[www.lielieuunique.com](http://www.lielieuunique.com) //

## Horaires d'ouverture de l'exposition :

Mardi-samedi : 13h-19h // dimanche 15-19h

Entrée libre

## Pour les groupes :

Des visites commentées de l'exposition sont proposées du mardi au samedi, aux centres de loisirs, associations, comités d'entreprise, scolaires...

Réservation obligatoire auprès de :

Emilie Houdmon / T : 02 51 82 15 22 / [emilie.houdmon@lielieuunique.com](mailto:emilie.houdmon@lielieuunique.com)

## Contacts

### Directeur :

Patrick Gyger

### Programmation arts plastiques / architecture :

Patricia Buck, assistée de Virginie Benon

### Presse :

Christelle Masure / [christelle.masure@lielieuunique.com](mailto:christelle.masure@lielieuunique.com) / T. 02 51 82 15 47

Aurélié Denis / [aurelie.denis@lielieuunique.com](mailto:aurelie.denis@lielieuunique.com) / T. 02 51 82 15 03

